Abdelmalek EL MALKI
Partie 1

Date de l'entretien : jeudi 10 septembre 2009
Lieu de l'entretien : Foyer Adoma, 151 cours du Médoc, 33000 Bordeaux
Enquêteurs : Joël GUTTMAN / Ahmed NOKRI

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

JOËL GUTTMAN - ***Nous sommes le jeudi 10 septembre et dans le cadre de la mémoire des immigrations en Aquitaine, et de la collecte de témoignages oraux, nous sommes au foyer Adoma en ce jeudi 10 septembre donc, il est à peu près 16h40, moi Joël Guttman pour la partie technique et pour les questions en français, et Ahmed NOKRI qui va traduire et avoir le rôle d'interprète.***

Et on a le plaisir de s'entretenir avec Monsieur El Malki Abdelmalek. Donc déjà on va vous remercier M. Abdelmalek El Malki de nous recevoir, et de répondre à nos questions voilà, donc déjà vous remercier…

ABDELMALEK EL MALKI – Merci beaucoup

Très bien merci à vous ! On va bien sûr parler dans un premier temps de votre parcours d'ancien combattant marocain mais on va, dans un premier temps, s'intéresser à la période de votre vie avant que vous deveniez militaire.

Alors avant de devenir militaire, qu'est-ce que vous faisiez, à l'état civil ?

Je vais vous raconter depuis ma naissance au pays jusqu'à ce que j'aie grandi. Lorsque j'étais petit, notre père est mort, il nous a laissés, nous étions quatre enfants. Donc, notre mère était veuve et on était petits, on travaillait. Et j'ai travaillé pour un salaire de 12 reals par mois [*par an*], c'est-à-dire 1 real par mois à l'époque, oui. Donc lorsqu'on a grandi, le fait de travailler… je me suis rendu compte que le travail au civil, je ne m'en sors pas, donc je me suis dirigé vers l'armée pour m'engager.

Et là justement, les conditions de travail avant l'armée, c'étaient des conditions, dures ?

Le travail était très, très difficile, donc les jeunes ne pouvaient pas faire ce genre de travail, il fallait être fort, il fallait être solide… donc c'était très difficile.

Et justement, l'armée donc a peut-être été une solution pour votre vie, mais comment vous avez entendu parler de la possibilité de pouvoir vous engager militairement ?

Donc, le travail était difficile. La journée valait 6 reals par jour, c'était très, très… pas cher ! Elle n'était pas chère. Mais l'argent donc… il n'y avait pas assez d'argent, il n'y avait pas les billets comme aujourd'hui, aujourd'hui ça… Il n'y avait que le nickel… donc c'est les pièces… C'était le real, le real… 5 centimes de l'époque.

Donc, là on a compris certaines raisons qui vous ont poussées à vous engager, mais est-ce qu'il y en avait d'autres, par exemple le port de l'uniforme, une meilleure solde, peut-être des conditions de travail ? Malgré que, bon, le but d'un militaire c'est de faire la guerre, donc c'était quoi, en dehors du travail trop dur, les raisons de s'engager ?

À cette époque-là, donc, je regardais… Les gens qui faisaient des allers-retours de l'armée, je voyais la tenue de ces gens-là… Donc ils étaient bien habillés… donc ils avaient aussi une solde, de l'argent… Donc j'ai dit, « *Cette vie en tant que civil ne*

m'apporte pas grand-chose. Pourquoi ne pas m'engager ? » Et c'est comme ça que je me suis engagé.

Et vous aviez quel âge à peu près à ce moment-là ?

Donc j'avais 18 ans, et c'était en 1930.

Et la décision de vous engager, c'est une décision que vous avez mûrie, ça a été sur un coup de tête ? Ça s'est fait comment ? Est-ce que vous vous êtes posés beaucoup de questions, ou dès que vous avez pu avoir la possibilité de vous engager, et bien vous avez foncé, en quelque sorte ?

Oui, je me suis engagé volontairement et c'était à Meknès.

Alors lors de la collecte, beaucoup nous ont parlé du fait qu'ils n'ont pas forcément parlé à leur famille qu'ils allaient s'engager, vous, est-ce que vous en avez parlé, ou est-ce que vous vous êtes engagé, ou vous l'avez dit à votre famille que vous alliez vous engager militairement ?

Il y a très, très longtemps, l'armée n'a pas été aimée. Mais les gens, c'est-à-dire les enfants, pour se débarrasser de leurs parents, ils s'enfuyaient pour aller s'engager ! Donc l'armée c'était une solution… donc, l'engagement.

Voilà, donc il en a parlé à sa famille… À quel moment, avant ou après, en fait ?

Ils n'étaient même pas au courant ! On ne le disait pas… parce qu'ils n'aimaient pas l'armée !

Et est-ce que vous en parliez à votre entourage, les amis, les copains… Est-ce que vous en parliez ? Est-ce que vous vous êtes engagés à plusieurs ? Par rapport à l'entourage, en dehors du cercle familial…

On l'a fait en cachette. Mais lorsqu'on s'est engagés, c'est à ce moment-là qu'ils ont reçu un courrier comme quoi on s'est déjà engagés ! Donc c'était fait d'une manière discrète et en cachette.

Et la réaction, il a eu des échos après coup justement, une fois qu'ils ont été au courant que notamment, en ce qui le concerne, qu'il s'était engagé, il y a eu des réactions négatives, positives, plutôt contents, ou pas ?

Donc en effet, au retour lorsque je suis revenu donc, je suis arrivé avec un petit peu d'argent, des cadeaux, donc ils étaient contents, ils ont dit, « *Sois un homme* ! ».

Et quels cadeaux, par exemples vous avez apporté à ce moment-là ? Des exemples de cadeaux… vous pouvez nous en dire plus ?

Comme cadeau…pour la sœur, je lui emmenais des babouches, une robe… Pour le frère, c'est une… une djellaba, un ruban. Pour les parents, notamment ma mère, je venais, je lui embrassais la tête et puis je lui ai demandé quand même des excuses… pour qu'elle soit contente ! Je lui ai donné un petit peu d'argent et donc, les parents disaient, « *Voilà, maintenant sois un homme…* ».

Comment vous avez été recruté, on me parlait souvent de crieurs qui venaient au village, ça s'est passé comment pour vous le recrutement ? Comment on vous a vraiment informé que vous pouviez être recruté ?

Donc il y avait un certain Oleschmi, un officier qui venait dans un véhicule… dans un camion et qui fait l'appel, en tant que crieur. Et il disait aux gens qu'ils pouvaient s'engager dans l'armée, qu'il n'y a pas de problème et que les parents seront libérés et qu'il y aura un retour sans problème.

Et malgré la présence du crieur, certainement que d'autres jeunes de votre âge à cette époque ne se sont pas engagés dans l'armée, et si c'est le cas, est-ce que vous savez ce qu'ils ont fait de leur vie ? Est-ce qu'ils ont continué à

travailler au village, Qu'est-ce qu'ils ont pu faire ? Est-ce que vous avez des exemples, ou pas ?

Il y en a qui ont fait des petits boulots, il y en a qui ont gardé les chèvres, les animaux… il y en a qui ont fait la maçonnerie, il y en a qui sont restés des agriculteurs. Donc chacun a été occupé par quelque chose. Ceux qui sont partis à l'armée, donc qui se sont fait un petit peu d'argent, ils ont construit des maisons.

Et quelle aurait été votre vie ? Là on va extrapoler : imaginez si vous n'étiez pas engagé, vous auriez travaillé dans quel secteur ? C'est une supposition, avec un si…

Si je n'avais pas travaillé ? Il y en a qui sont devenus des voleurs, il y en a qui sont qui ont trouvé des boulots, il y en a qui ont été bien éduqués, qui sont restés chez leurs parents, chacun avait quelque chose et c'est comme ça.

Et si on avait la possibilité de revenir dans le temps, est-ce que vous auriez refait le même choix ? Si on pouvait revenir en arrière, s'engager ou non, est-ce que vous vous seriez engagé, si ça pouvait se refaire, bien sûr ?

Une personne qui avait la terre, il aurait pu faire de l'agriculture avec des animaux et tout ça, faire sa vie, sans problème. Par contre, les gens qui n'avaient pas les moyens, comme moi, avec ma mère qui était veuve, on n'avait pas les moyens. C'était donc une solution.

Vous auriez fait le même choix donc ?

Tout-à-fait, voilà.

Et là on va aborder justement votre vie militaire : quelles grandes opérations, ou moins importantes, vous avez connues ? Quelle grande guerre ou bataille ou opération ?

Lorsque je me suis engagé à Meknès, on a commencé par nous entraîner… On a commencé par un entraînement… Prendre les fusils, les démonter et les remonter. Donc démontage – remontage. On nous mettait des bandeaux sur les yeux pour, lorsqu'il y a une opération, qu'on soit opérationnels… pour qu'on reconnaisse aussi les armes qu'on a.

L'entraînement a duré un an et demi. On s'entraînait avec les grenades, les mines, par rapport aux avions… Et on nous a dit, « *Si vous n'avez plus de munitions, d'armes, un bâton est plus efficace qu'un fusil !* ». C'était un entraînement. Après cet entraînement, on est allés en Chine…

Oui… en Indochine… Est-ce que vous avez visité, enfin… visité n'est pas le mot exact. Est-ce que vous êtes allé dans d'autres pays ? D'autres endroits que l'Indochine ? Est-ce que vous avez mené d'autres batailles, ou non ?

Donc, nous étions en Indochine… c'est l'Indochine.

Et là, ça s'est passé comment ? Vous étiez en bateau certainement, ça s'est passé comment les conditions pour arriver en Indochine ? On rappelle que là, vous alliez faire la guerre, donc déjà, ça s'est passé comment le voyage ? Dans quelles conditions ?

Par rapport à notre préparation pour aller en Indochine, il y avait des trains qui ramassaient tous les militaires, ça allait de Marrakech jusqu'à notre rencontre à Oujda, la ville où on s'est tous accumulés [*rassemblés*]. Le soir, on a pris le train vers Tlemsen, puis Sidi Bel Abbès, jusqu'à Oran. Et de Oran, on a pris des camions pour partir.

Et combien de temps a duré d'ailleurs le voyage jusqu'en Indochine ? Est-ce que vous avez une idée du temps dans vos souvenirs ?

Après huit jours, il y a un bateau, le Pasteur, qui nous a pris de Oran jusqu'à l'Égypte et de l'Égypte jusqu'au Yémen et du Yémen jusqu'à Singapour et de Singapour jusqu'à une ville dont je ne me souviens pas le nom, et après, c'était jusqu'à Saïgon. Dans ce bateau-là, il y avait une cinquantaine ou soixantaine de personnes.
Notre voyage continue… Lorsque nous sommes arrivés à la place de Cap Saint-Jean, on a pris Tonkin puis un petit bateau jusqu'à Hai Phong… Et de Hai Phong, on est parti, on nous a donné des masques et des moustiquaires parce qu'il y avait beaucoup de moustiques.

Et ça c'est quand vous êtes arrivés… donc les moustiques, dans les souvenirs, c'est ce qui vous frappe le plus ?

Si on ne mettait pas le masque, ça nous bouffait la nuit. On est restés là-bas presque huit jours, ensuite ils nous ont amené dans un endroit nommé Hai Duong.

Et là vous souriez quand vous parlez du souvenir des moustiques, mais quel était le moral à ce moment-là ? Parce que vous arrivez sur un lieu de conflit, donc c'était quoi le moral à ce moment-là ? La peur, l'angoisse d'être loin de sa famille, c'est quoi qui prédominait ?

Lorsqu'on entendait les tirs, en effet, on avait peur, c'est normal, on a peur. Lorsque nous sommes arrivés là-bas, c'était un colonel qui nous a répartis en groupes. Moi, j'étais à Djallouk et là-bas, on a eu notre poste, avec un groupe, et on a commencé à nous préparer. À ce poste-là, nous avons tout préparé pour nous cacher, pour préparer les fossés. Le « fossé », c'était des tranchées pour pouvoir sortir de l'autre côté, pour que l'ennemi ne nous voit pas.

Alors évidemment les conditions de combat, c'est toujours dur évidemment, est-ce qu'il y avait d'autres conditions… enfin, est-ce qu'il avait… est-ce que vous mangiez à votre faim par exemple, chaque jour ? On rappelle que vous êtes sur un conflit, néanmoins qu'est-ce qui vous manquait à ce moment-là ? Est-ce

que vous pouviez manger, boire, avoir un petit peu… de qui se reposer, ou pas du tout ?

Il y avait de quoi manger… Ceux qui restaient sur place, il y avait du riz, des boites de riz, il y avait des macaronis… Et, pour ceux qui se déplaçaient en marchant, il y avait une ration individuelle. Il y avait quand même des rations, trois fois par jour : le matin, le midi… Ceux du matin, il y avait des cigarettes, il y avait de quoi manger pour le petit déjeuner… À midi il y avait de la viande.

AHMED NOKRI - Et pour le soir ?

Donc pour ceux qui se déplaçaient, donc qui sortaient de leur poste, ils avaient le soir, un morceau de viande ou de poisson et ils avaient du pain… et ils avaient aussi un stylo et des papiers, parce qu'ils sont dehors… pour prendre des notes…

JOËL GUTTMAN - Et est-ce que vous avez été en contact avec la population civile en Indochine ? Est-ce que c'est arrivé que vous soyez au contact et quel regard portaient-ils sur vous, en tant que militaire bien sûr… ?

Oui, on a rencontré certains, on a fait des connaissances, on les a côtoyés mais ils étaient dangereux parce qu'ils étaient surprenants. Donc nous avons côtoyé certains… on a appris leur langage. Mais une seule chose à savoir, c'est qu'ils ne donnent jamais… où est l'ennemi ! C'est-à-dire, ils ne voulaient pas nous indiquer où était l'ennemi. Une fois, on en a même pris deux : il y en a un sur lequel on a passé un camion pour donner exemple en termes de torture, et l'autre il a dit, *« Même si vous me faites la même chose, je ne dirai rien du tout ».* Rien. Walou !

Et là, vous parliez que vous aviez appris à connaître le langage. Vous souvenez-vous de quelques mots que vous employiez ? Quels mots, par exemples vous aviez appris ? Je ne sais pas… bonjour, merci…

« *Han yam* », mon ami.

« *Lei dei* », viens !
« *Di dao ?* », ça veut dire « Où tu vas ? »
« *Quin a ji ?* », comment tu t'appelles ?
« *Han yam, douay* », J'ai faim…
« *Han yam, qui zi tenao ?* », est-ce que tu as des enfants ou pas ?
« *Han yam, hai ! Hai tenao* », oui j'en ai deux ! Deux enfants.
« *Di dao may ? Di chai* », où tu vas ? À la maison.
« *Han yam, donne-moi han toh* », donne-moi une cigarette, à fumer…
« *Kan ya dao ?* », où elle est ta maison ?
« *Quoi kan ya ? Het !* », je n'ai même pas de maison, du tout ! [*rires*]

Ils te donnaient quelqu'un avec qui tu travaillais, des femmes qui venaient travailler chez toi… Mais cette personne, tout son boulot, c'est de chercher des informations qu'elle donne, qu'elle transmettait à l'ennemi. Elle est là en tant que… taupe ! Mais elle ne te donnera jamais d'informations sur l'ennemi. Voilà leur travail !

Et là, c'est vrai que là… c'est un moment fort sympathique là, ces quelques mots… Est-ce que vous vous rappelez dans quelles conditions vous avez pu échanger, parce qu'on rappelle que vous êtes militaire, donc ça s'est fait dans quelles conditions ? C'était avec des jeunes de votre âge, des familles ? C'était lorsque vous étiez sur une opération ? Ça s'est passé concrètement… est-ce que vous avez des exemples ? A quel moment avez-vous pu échanger comme cela ?

On les a eu parce c'était des prisonniers qu'on a eu… ils venaient nous côtoyer. Ils discutaient avec nous en nous demandant qui sommes-nous, d'où nous venons etc… Donc c'est comme ça qu'on les a rencontrés.

Est-ce que vous pouvez nous parler également de vos relations avec les autres combattants ? Par exemple, est-ce que vous arriviez à échanger avec des Sénégalais, des Algériens, des Français ? Ou restiez-vous qu'entre Marocains à ce moment-là ?

En termes de groupes, chaque armée, donc chaque groupe, était d'un pays. Donc les Marocains ils étaient seuls, les Tunisiens, les Sénégalais… [*Des groupes*] Il y en avait aussi à un moment donné par grade, mais c'était le regroupement par pays qui prédominait, même s'ils avaient la même tenue, la tenue française. Mais c'était par groupe.

Et quelles étaient vos relations avec vos supérieurs en dehors de la hiérarchie proprement dite ? Est-ce que vous sentiez quand même que c'était des rapports de respect de sous-officier, officier, à vous ?

Il y a eu une bonne organisation. L'officier, c'est l'officier, il y avait un certain respect. Chaque groupe restait à sa place mais tout était bien organisé, parce que c'était une compagnie qui avait son hôpital, ses services, elle avait tout ce qu'il fallait, donc nous n'avions besoin de rien. Donc voilà, c'était tout bien organisé.